**Zeitschrift:** Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
**Band:** 63/1972 (1972)

**Artikel:** Le branle des vertus professionnelles
**Autor:** Zaugg, Jean-Michel
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-116000

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Le branle des vertus professionnelles

Un instituteur de village, il y a quelques décades : un homme bien, exemple vivant pour la jeunesse d'un ensemble de vertus solides, réalisant dans son attitude quotidienne les normes de la communauté.

Citoyen respectueux des lois et de l'autorité, il manifeste fermement son esprit civique sans afficher trop nettement la couleur d'un parti, sans même la laisser voir, si par aventure, celui-ci était minoritaire. Chrétien engagé, il soutient l'Eglise de son respect et souvent de son dévouement mais point trop, par crainte de se laisser entraîner dans les « petites chapelles ».

Et l'auberge communale se situe tout à côté de l'église ; là sont les hommes, les vrais et parmi eux les notables, ceux qui président aux destinées publiques. Dans ce cercle, la place de l'instituteur est réservée, une place particulière, celle d'un conseiller discret et utile dont les avis jouissent de considération.

Il est de toutes les cérémonies, de chaque fête ou manifestation; il apporte son indispensable concours aux sociétés locales, il dirige souvent le chœur villageois...

Un personnage local irremplaçable.

A l'école, c'est le « maître ». Toujours présent, omniscient pour ses élèves, autorité incontestée, il sait, il dirige, il apprécie, il sévit; les parents lui confient leurs enfants « à tâche » comme on dit à la campagne, dans un sentiment de confiance car tous restent convaincus qu'il saura réaliser pour chacun de ses élèves tout ce que la nature aura permis.

Dans sa vie privée, l'instituteur se doit d'être bon mari et bon père; le scandale ne saurait le toucher car si un tel malheur devait arriver, toute la communauté en resterait éclaboussée. Il mène une vie calme, sereine, ordonnée par les conventions vertueuses de l'ensemble; chacun lui passe volontiers quelques travers qui prêtent à rire dans les veillées où l'on cause des gens.

L'instituteur est un monsieur par tous salué avec sérieux et déférence; grâce à lui, apparaissent un certain nombre de valeurs, celles qui portent à honorer un passé qu'il connaît, un présent qu'il symbolise, un avenir qu'il prépare à travers ses élèves.

Une caricature sans doute; à peine soulignée quelquefois. Il reste bien peu de semblables maîtres mais en ceux qui subsistent encore, nous voulons saluer tous les nombreux instituteurs dont la solide présence et le dévouement ont bien contribué à cimenter les communautés.

Le monde a bien changé, nos villages de Suisse romande aussi; pas tous, il est vrai. En chaque campagne pourtant et dans les villes aussi, il reste un coin de poésie désuète qui rappelle aux aînés un parfum de jeunesse, un certain style de vie où la silhouette de l'instituteur ranime les vieux principes plus ou moins oubliés.

Alors, quand aujourd'hui, le jeune maître fraîchement sorti de l'Ecole normale vient reprendre le flambeau du vieux régent: il se passe quelque chose!

Chevelu, négligemment vêtu, désinvolte, il ne se donne même pas la peine de se présenter aux tenants de l'autorité; il va droit au collège, dans sa classe, vers les enfants, point de chute de son idéal. Généreusement, il veut réduire les problèmes de son travail quotidien à la seule lumière des solutions planétaires; simple question d'échelle, un peu comme si nous voulions situer la boulangerie du coin sur une carte du monde!...

Les notables sont indignés; les braves gens surpris; les esprits rendus forts par la Télévision romande approuvent.

Que s'est-il donc passé?

Arrivent maintenant dans nos écoles les jeunes gens qui ont appris, il y a quelques années, à dire non; à le dire vivement, à le crier sous le nez de l'autorité, ensemble, dans une sorte de kermesse panachée de révolte et de joie de vivre, d'agressivité et d'innocence, d'amertume et d'inconscience.

Ils sont devenus instituteurs; ils travaillent dans nos collèges. Pour eux, les références traditionnelles de leur prédécesseur ont perdu toute réalité et se trouvent reléguées dans un folklore rococo. Il en est de même du respect des institutions dont la seule efficace, comprise comme opportunité provisoire, consiste à permettre l'action d'aujourd'hui; d'une façon générale, les jeunes ne montrent plus beaucoup de confiance en l'autorité, symbole de compromis et d'affairisme douteux.

La famille, elle-même, n'est plus considérée comme le foyer éducatif privilégié; nos jeunes maîtres ont déjà trop vu de clés d'appartements pendues au cou des petits enfants venant à l'école, image d'une mère absente rendue à l'usine où elle gagne le prix de la voiture acquise à tempérament.

Parfois, ils affrontent le scandale en vivant maritalement avec une amie; non pas par vice ou provocation mais par souci d'authenticité ou de commodité économique quelquefois.

Hostiles à l'armée dans laquelle ils voient l'expression de la violence légalisée, beaucoup parmi nos jeunes maîtres répugnent à tout engagement politique; le civisme n'est enseigné qu'à contrecœur: un masque complice d'une action perverse. « Moi, je ne fais pas de politique! »... déclaration mainte fois recueillie et présentée comme un garant d'honnêteté.

A l'école, il veut n'être qu'un grand frère bienveillant et range la fameuse «discipline» dans l'arsenal des vilaines choses; il ne la remplace d'ailleurs par nulle autre disposition régulative, laissant à la Nature si bien décrite par Rousseau le soin de promouvoir une heureuse liberté.

Face à l'Eglise, à la religion: une morne indifférence. L'idéologie, pourtant moderne, le déçoit; de même la science en laquelle tant d'espoirs avaient été placés en dépit de toute honnête raison.

Que reste-t-il du champ bien cultivé des valeurs traditionnelles? Un terrain vague envahi par les herbes folles de l'inquiétude, une odeur de cendres et au-dessus, un ciel couvert de désespérance. Le désarroi spirituel, moral, psychologique ronge les consciences, par pudeur, souvent inavoué, présent sans spectacle, poussant quelques-uns dans les voies de l'évasion facile ou dans la rigueur des recherches fondamentales, selon la solidité des bases et la fermeté des tempéraments.

Ces circonstances difficiles contrarient la constitution d'une nouvelle éthique professionnelle collective; où trouver les points d'amarrage, où planter les jalons d'un itinéraire convenable? Appartient-il aux Départements de l'Instruction publique, aux Ecoles normales, de décider des valeurs, de désigner le bien et le mal, d'exprimer la vérité d'aujourd'hui?

Jusqu'ici l'école, à travers la jeunesse, voulait paisiblement tenter de construire l'avenir en fonction des normes implicitement reconnues par l'ensemble, références prises dans des usages admis et respectés; maintenant, nous sommes tous, et particulièrement les jeunes maîtres, livrés à l'arbitraire d'une évaluation individuelle pour éduquer les enfants de tous. Qui nous aidera à découvrir les nouvelles mesures d'une action pédagogique cohérente et correctement signifiée? Qui, dans notre société, prise de mouvance jusqu'au malaise, nous découvrira le chef d'un devoir réunissant nos efforts?

Bien sûr, chacun possède sa petite idée là-dessus et ceux d'entre nous qui disposent de quelque entrée dans les officines de l'information présentent de très beaux exposés, ponctués de notions admirables et exaltantes: la paix, la liberté, l'amour, le bien de l'enfant, la solidarité, la compréhension...

Ah, que tout cela est beau, le soir, autour d'un verre!

Le lendemain matin, à la reprise du travail, la situation nous renoue la tripe et accélère le pouls. Décidément, en chacun d'entre nous habite une révolte contre ce qui arrive, contre ce qui se fait, ce qui se passe; une sorte d'aigreur qui bout en crise à chaque atteinte d'un environnement exacerbant. La révolte actuelle n'est pas seulement le fait des jeunes mais de tous ceux qui n'ont pas renoncé à grandir.

Nous sommes quotidiennement soumis à un conditionnement généralisé: presse, information, réclames, slogans, mode, érotisme nous pressent, nous canalisent vers les grandes vérités de l'opportun nécessaire: l'utile, l'efficace, le rentable, le « jouissif ». Et que deviennent

les rapports humains? Le temps manque pour se rencontrer; on se côtoie dans l'illusion d'être ensemble; un regard vrai devient une gêne, une agression intime insupportable. L'abandon des formes sociales laisse toute la place aux poses standardisées, révélatrices de personnalités préfabriquées.

Nous ne sommes plus guère gouvernés par des hommes mais livrés à la technocrate puissance du planning, du programme, des cerveaux électroniques, sous-produits d'une science qui ne sait pas ce qu'elle veut ni ce qu'elle fait. La politique a cédé le pas à une nécessité qui n'est même plus « historique », relevant d'une sorte de besoin vital qui hurle sans même se connaître. L'exploitation des hommes ne connaît plus de limites ni de frontières; pour beaucoup de gens d'affaires, les jeunes, par exemple, ne constituent qu'un champ de marché fort rentable: vedettes, disques, gadgets. Et nous jouons le jeu, bêtement, sous le mince prétexte de vivre avec son temps!

Qu'a-t-on fait de l'amour?

Rendu fonctionnel, il conjugue les égoïsmes duettistes aux temps compliqués du conditionnel et du subjonctif; et comme l'opération se trouve être bien difficile, l'amour retombe dans la cadence mélancolique de l'imparfait, décidément bien nommé.

Croit-on trouver refuge dans l'art, on ne découvre trop souvent que l'insolite, l'hermétique, le choquant, sous-tendu par le mercantilisme du spectacle bon marché. L'essentiel, finalement, n'est-il pas de ramasser de l'argent? Il faut se baisser bien sûr mais l'argent se présente comme le dispensateur des moyens de liberté, le grand distributeur des possibilités de vie, l'outil privilégié d'une existence frémissante de sensations; la course aux objets fabriqués nous conduit au grand banquet où l'homme dévore ses produits, se mange lui-même, se goinfre jusqu'à l'indigestion qui ramène l'insatisfaction et l'amertume. Inexorablement.

Ne reste-t-il pas la religion, l'Eglise et ceux de ses enfants qui sont appelés à conduire les âmes? Beaucoup parmi ces derniers se trouvent aujourd'hui très occupés à corriger le monde que le bon Dieu nous a fait; l'amour du prochain, sincèrement sans doute, les porte à vouloir nourrir les intelligences, à régler le temporel dans ses aménagements les plus polémiques et les plus partisans. Alors que nos âmes crèvent de faim! Occupation bien charitable, s'il en est, de transformer la Vérité en biens de consommation pour la grande et terrestre gloire de la Sainte Eglise.

Il nous restera bientôt la belle consolation de pouvoir choisir entre le pain du boulanger, le pain des coopératives et celui des pasteurs.

Quand s'efface le devoir commun, l'homme inquiet se tourne vers le mage. Il reparaît aujourd'hui dans toute sa brillante séduction et les magiciens de la pédagogie recrutent le magister, l'accusent, l'effraient, l'agitent, lui dévoilent l'avenir, lui confient la recette absolue,

l'élèvent vers la lumière. Que voulez-vous répondre au voyant qui étreint une vérité toute nue dans sa vaste couche intellectuelle?

Si tous les maîtres peuvent accepter le « bien des enfants » comme dénominateur commun de l'action pédagogique, ils restent bien en peine de pouvoir clairement désigner ce bien et d'indiquer les modalités de son application. Que pouvons-nous remarquer trop souvent: en clouant le maître un peu sévère d'autrefois au poteau du déshonneur et de la bêtise, on livre l'enfant à toutes les brimades de l'« idée », à la coercition des théories éducatives, même lorsqu'elles sont libertaires. Malgré les belles paroles, tout se passe comme s'il importait d'abord de vérifier le système nouveau, seule véritable préoccupation et l'élève, finalement, ne sert que de terrain d'exercice à une intelligence adulte desséchée. Quelque autoritaire qu'il ait été, le vieux régent avait du cœur, il connaissait ses élèves et savait ajuster les principes. Maintenant, l'autorité pédagogique montre le distingué visage d'une savante élaboration intellectuelle; petit à petit, le praticien devient la main ignorante des esprits forts alimentés par une recherche pseudo-scientifique.

Il n'y a pas de science qui tienne devant la liberté humaine; en tant qu'outil, d'accord; comme but, jamais. En fonction même de ses préalables, la science moderne, si elle peut nous aider dans le chantier des valeurs à reconstruire, ne saura jamais situer la destination de nos travaux. Intuitivement, beaucoup parmi nous commencent à saisir que l'intellect n'a qu'une valeur instrumentale, qu'il n'a pas de contenu propre sinon une logique impuissante devant la réalité de l'être. Prétendre ne conduire l'enfant qu'à la seule lumière des idées produites, c'est ramener la personne humaine au niveau des applications mécaniques.

Dans toutes ces entreprises, l'âme ne trouve pas son compte.

Plus ou moins consciente de notre état, la jeunesse est habitée par l'inquiétude, une crainte agaçante qui porte à la colère, à la violence autant qu'à l'évasion débilitante. Nous ne nous étonnons guère lorsqu'en d'autres lieux, dans des climats différents, quelque bande de « sauvages », mourant de misère, brûlent les chapelles et foulent les respects. Ici, gonflés d'indignation, nous crions à l'indécence lorsqu'un tapage contrarie notre tranquillité!

Nous sommes devenus des sauvages de l'âme, d'une âme dégradée par les sucs gastriques de la consommation. La vacuité intérieure qui nous diminue révèle maintenant, en négatif, la puissance des valeurs perdues ou égarées; non pas qu'elles fussent irremplaçables mais il faut qu'il en soit car sans elles toute action se disperse en stérile agitation. Quoi que nous entreprenions, nous nous heurtons au mécanisme imbécile de circonstances, de causes et d'effets entraînés dans une course aveugle, affolante, sans but, sans humain visage qui puisse accorder un sens suffisant à ce qui se passe, à ce qui se fait.

Une sorte de mauvaise plaie au creux de la poitrine et la tentation de laisser couler le sang, de s'endormir et d'attendre confortablement la mort de l'esprit. Les choses sont devenues fortes parce que nous avons faibli; doucement notre liberté se mue en un destin implacable et, comme le dit Bernanos, quand l'homme perd le sens du bien et du mal, il est mûr pour toutes les tyrannies.

Les jeunes, instinctivement, sentent l'égarement du monde et crient l'alarme; de maladroite façon peut-être. Tout au fond de nos cœurs plus que de nos esprits, nous aînés, ressentons cela aussi et quoi qu'on pense de la révolte des jeunes, de sa faillite sur le plan des aménagements, cette révolte nous a laissé un ulcère qui ne se guérira pas bientôt. Cela est naturel, ces jeunes sont nos enfants et ils vivront sur la terre que nous cultivons pour eux.

Est-ce assez pour tout admettre? La situation justifie-t-elle que nous laissions tomber les bras dans l'attente que tout retrouve sa bonne place par le ministère de quelque transcendant arrangeur? Les miracles, s'il en est, répondent à des appels; ils ne se rencontrent jamais sur le chemin du renoncement.

Et au-dessus de tout cela, dans le ciel des lois, subsistent les exigences de notre profession: nous devons conduire les enfants sur le chemin de la vertu, les aider à découvrir les normes de la communauté dans le respect des usages et des conventions établies.

Et comment donc?

Nous écrivons ces quelques lignes aujourd'hui sans aucune acrimonie, sans jeter la pierre à qui que ce soit, malgré la vivacité du ton et les termes sans doute exagérés! Question de tempérament.

Mais comment voulons-nous qu'un jeune « maître » s'y retrouve au milieu d'enfants à éduquer? Sans expérience, au seuil d'une carrière tournée vers l'idéal, habité par une intention vraie d'aider ses élèves, négligeant tout le reste, peut-être à tort, il part confiant en ses espérances; il se découvre bientôt démuni, seul, privé d'amarres concrètes sur le terrain d'une éthique professionnelle évanescente.

Nous nous préoccupons beaucoup de programmes, de méthodes, d'organisation, de moyens d'enseignement; cela est bien, sans doute nécessaire, mais ne suffit pas. Il est une autre nourriture dont le défaut nous inquiète profondément.

Que vous importent ici mes petites réponses personnelles; elles ne vivent que parmi d'autres et ne servent qu'à tenir. Les prises auxquelles nous nous agripperons demain sont à tailler en commun.

J'en appelle à la préoccupation collective.

JEAN-MICHEL ZAUGG
*Directeur de l'Ecole normale cantonale de Neuchâtel*